

je fais et... dépense ». Elle visitera ainsi, dans des conditions parfois dangereuses et toujours seule, de nombreux pays lointains, y compris les États-Unis.

En 1963, Louis Dubrau obtient le prix Rossel pour *À la poursuite de Sandra*. Paraissent ensuite ses autres grands romans : *Comme des gisants* (1964), *Le bonheur cellulaire* (1968), *Le cabinet chinois* (1970), ainsi que des récits, des contes et des nouvelles. Elle obtiendra encore le prix littéraire de la Communauté française pour un autre roman, *Les imaginaires* (1981).

Le 6 mai 1972, elle est reçue par Adrien Jans, en qualité de membre littéraire, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises où elle succède à Jo Van Der Elst. Dès ce moment, elle se tourne résolument vers la nouvelle. Et quand on l'interrogeait au sujet des liens entre la prose et la poésie, elle répondait : « Poésie et prose sont pour moi un seul arbre. La poésie en est le tronc, les branches en sont la prose... La poésie, pour moi, ça s'est arrêté net ; je ne sais si ce sont les troncs ou les branches qui ont cédé... C'est le rythme qui s'est arrêté depuis mon dernier recueil, *Le temps réversible* ». De fait, elle n'écrira que sept recueils de poèmes.

L'œuvre de Louis Dubrau a davantage imprégné les consciences qu'il n'y paraît de prime abord. Elle se caractérise par un style très personnel et laisse une somme d'images fortes telles que celle-ci : « Je déteste les genres littéraires, cette façon de piquer l'auteur sur son style comme un papillon sur un feutre ». Et elle ajoutait : « Le succès, la plus mince réussite amène souvent la bêtise (...). Ce que j'aime, c'est créer, donner la vie ».

Deux romans policiers – *Le destin de Madame Hortense* et *L'arme du crime* – parus en 1942 aux éditions Le Jury, également prisées par son grand ami Thomas Owen, prouvent en outre qu'aucun genre littéraire ne la rebutait et que seul le silence l'effrayait.

Dans un registre plus personnel, aucune biographie de Louis Dubrau ne signale qu'elle manifestait des extrasystoles jugées à l'époque très graves, s'imaginait dès lors cardiaque et craignait de mourir jeune, comme son père, dont le suicide l'a hantée toute sa vie. Il n'est pas davantage relevé qu'elle était méticuleuse, voire maniaque, qu'elle a éprouvé bien des difficultés à sortir d'une enfance martyrisée et

qu'elle a lutté toute sa vie contre des troubles nerveux jamais avoués mais que devinaient néanmoins quelques rares intimes, comme Adrien Jans.

Ainsi s'expliquent peut-être certaines de ses attitudes, qui pouvaient passer pour de l'indifférence ou du dédain mais qui, en définitive, n'étaient rien d'autre qu'une forme d'autoprotection et de détachement de la réalité, peut-être même de clairvoyance. Mais elle savait aussi se montrer pleine d'allégresse, d'enthousiasme même, et cultivait une forme d'humour et d'ironie qui n'appartenait qu'à elle. Claire Lejeune, qui lui succédera à l'Académie royale de langue et de littérature françaises, nous aide, dans sa préface de *À la poursuite de Sandra*, à cerner mieux encore cette personnalité éminemment complexe : « Homme ou femme, aucun de nous ne peut plus aujourd'hui ignorer sa bisexualité. Ce dédoublement de notre personnalité ne peut être considéré comme une maladie, mais comme l'avènement de sa grande santé ».

Louis Dubrau fut encore présidente de l'Alliance française et secrétaire générale du PEN club. Persévérance et idéation marquent sa vie comme son œuvre : « Vivre ensemble, cela veut dire voyager dans un même compartiment, mais se pencher à des portières opposées. Tout compte fait, les bagages seuls sont communs ».

En fait de bagages, Louis Dubrau, qui pensait mourir précocement, déposera finalement les siens le 16 mai 1997, à près de nonante-trois ans.

F. Kiesel, *Louis Dubrau*, Bruxelles, 1971. – A. Jans, *Discours de réception de Louis Dubrau à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Séance publique du 6 octobre 1973*, Bruxelles, 1973. – J. Lacroix, *Louis Dubrau*, dans *Alphabet illustré de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, Bruxelles, 1995, p. 98-99. – L. Sarot, *Louis Dubrau*, Marche-en-Famenne, 1995. – L. Dubrau, *À la poursuite de Sandra*, préface de Cl. Lejeune, portrait par F. Verhesen, Bruxelles, 2000.

Marie Nicolai

**DUBUISSON**, Marcel, Georges, Valère, Céline, biologiste, professeur à l'Université de Liège, membre de l'Académie royale de

Belgique, né à Olsene le 5 avril 1903, décédé à Liège le 25 octobre 1974.

Marcel Dubuisson était le fils de Georges, comptable, et d'Adeline Maudens, sans profession. Il épousa d'abord Jeanne Godchoul dont il eut une fille, Jacqueline, et ensuite Adèle Brouha, docteur en médecine et en sciences, qui fut sa collègue à l'Université de Liège (ULg) et dont il eut un fils, Pierre. Il est mort le 25 octobre 1974 à Liège après avoir été renversé par une automobile le 20 octobre.

La vie professionnelle de Marcel Dubuisson se déroula en deux grandes étapes. Il fut d'abord un chercheur et un enseignant universitaire brillant ; il fut ensuite recteur de l'ULg pendant dix-huit ans, rectorat d'une fécondité qui fait de lui l'autorité la plus marquante de l'institution pendant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Quand on évoque Marcel Dubuisson, la première étape est généralement occultée par la seconde, alors qu'elle a son intérêt propre et qu'elle n'est pas sans influence sur la suite. De même, le transfert de l'ULg vers le campus du Sart Tilman, la grande œuvre du recteur Dubuisson, occulte trop souvent d'autres aspects non moins importants d'un rectorat-charnière dans l'évolution de l'ULg et l'histoire des universités belges dans leur ensemble.

La retraite de Marcel Dubuisson fut brève, mais il la mit à profit pour rédiger de précieux *Mémoires* restés malheureusement inachevés et aujourd'hui presque introuvables.

Marcel Dubuisson conquiert à l'Université de Gand le diplôme de docteur ès sciences zoologiques en 1924. Désireux de se consacrer à la recherche scientifique, il est successivement assistant (1925), puis chef de travaux (1928) au service d'Anatomie de la faculté de Médecine. Il est ensuite chercheur du Fonds national de la recherche scientifique (FNRS). En 1930, il fait un séjour à l'Institut océanographique de Woods Hole (Massachusetts).

En 1931, la poursuite de sa carrière est menacée par la flamandisation de l'Université de Gand. Il trouve refuge à l'ULg qui lui confie un enseignement de biologie générale avec le titre de chargé de cours. Il est nommé professeur ordinaire en 1936 et fait un nouveau séjour d'études aux États-Unis, cette fois au Rockefeller Institute for Medical Research de

New York. Il est élu doyen de la faculté des Sciences en 1938.

La guerre interrompt ses activités. Résistant, il est interdit d'enseignement et emprisonné pendant l'hiver 1941. Libéré, il reprend ses travaux dans des conditions très pénibles jusqu'à la fin de la guerre.

De 1945 à 1947, il fait de brefs séjours comme professeur d'échange à Alger, où il occupe une chaire d'« actualités scientifiques ». En 1947, il recueille à Liège la plupart des enseignements de zoologie et prend la direction de l'Institut de zoologie qu'il modernise et qu'il dote d'un aquarium. Il ne cessera de développer cet aquarium, qui porte aujourd'hui son nom et qui continue à accueillir de nombreux visiteurs.

Comme chercheur, il s'intéresse d'abord à la ventilation trachéenne chez les insectes, puis à la circulation du sang chez les invertébrés, pour ensuite orienter ses recherches vers l'électrophysiologie des muscles, notamment du muscle cardiaque. Il devient bientôt une autorité mondialement reconnue de la biochimie et de la biophysique du muscle. On lui devra cent vingt-neuf publications. De très nombreuses distinctions scientifiques belges et étrangères consacrent ses compétences. Il devient, en 1950, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Il se révèle novateur en matière d'enseignement. C'est un éveilleur de vocations scientifiques et il fascine ses auditoires. Il est également soucieux de la formation générale des étudiants, notamment de leurs activités culturelles. C'est ainsi qu'il met sur pied la Chorale universitaire de Liège, toujours active aujourd'hui. Il est aussi co-fondateur de l'antenne liégeoise de la Discothèque nationale.

La recherche et l'enseignement couvrent plus de la moitié de la carrière professionnelle de Marcel Dubuisson. On y trouve les prémices de quelques orientations majeures du rectorat : priorité de la recherche fondamentale, promotion des sciences de la vie, modernité pédagogique, ouverture internationale, sensibilité culturelle.

Au moment où Marcel Dubuisson est élu recteur (1953), une législation nouvelle et capitale voit le jour en matière d'enseignement universitaire, dont le maître-mot est « autonomie ». On le doit pour une bonne

part aux efforts de son prédécesseur, le recteur Ferdinand Campus. Elle concerne les universités de l'État, pour l'essentiel Gand et Liège, et confie aux institutions elles-mêmes un certain nombre de compétences jusque-là exercées par l'État, pouvoir organisateur de ces institutions. C'est le début d'une révolution qui visait, et qui aboutira après des décennies, à mettre sur le même pied toutes les universités en rapprochant les institutions d'État des universités de statut privé, plus nombreuses en Belgique et très influentes.

La réforme comportait des défis et des risques. Elle engendra longtemps, au plan politique comme au plan académique, des tensions entre autonomistes, impatientes et avides de liberté, et conservateurs, pour qui cette émancipation était un abandon dissimulé et risquait d'affaiblir l'enseignement universitaire public.

Quoi qu'il en soit, la loi exigeait que l'Université se prenne en main. Le recteur voulait assumer et élargir les nouvelles compétences. Il fallait, à la fois, mobiliser les forces internes et obtenir des pouvoirs publics des libertés et surtout des moyens à la hauteur des nouvelles responsabilités. Ces deux chantiers mobiliseront en permanence le recteur Dubuisson, avec des succès et des revers.

Soucieux de l'unité du commandement, il obtint et sut garder l'adhésion du nouveau conseil d'administration. Il créa de toutes pièces une administration performante. Il veilla à augmenter les ressources patrimoniales et à préserver la liberté de leur utilisation. Il augmenta la qualité et le nombre du corps scientifique, il obtint la maîtrise des investissements immobiliers, il développa les logements et les restaurants pour les étudiants, il encouragea les initiatives d'ordre culturel. Bref, il sut définir une stratégie globale et être assez convaincant pour que les autorités politiques lui en donnent les moyens.

La prospérité qui régnait à l'époque était heureusement propice à cette créativité. L'Université de Liège connut un véritable âge d'or qui resplendit, en 1967, dans la célébration solennelle de son 150<sup>e</sup> anniversaire et qui se matérialisa dans le démarrage de l'œuvre maîtresse du recteur Dubuisson, celle qui eut toute sa prédilection, dont le paysage liégeois porte définitivement la marque et qui

continue à susciter la controverse : la nouvelle Université de Liège au Sart Tilman, sur les hauteurs de Liège. Il s'agissait de regrouper et de développer une université vieillie, dispersée et à l'étroit dans la ville. Après avoir obtenu des expropriations considérables, assisté de l'architecte urbaniste Claude Strebelle, il fait appel aux meilleurs architectes du pays, veille à la préservation du site naturel, se soucie de l'ouverture du domaine au public, fait prendre la décision capitale d'y installer l'hôpital universitaire, encourage l'implantation d'œuvres d'art, ouvrant ainsi la voie à l'accueil du Musée en plein air de la Communauté française, restaure magnifiquement le Château de Colonster détruit par un incendie, obtient le rattachement à l'ULg de la faculté de Médecine vétérinaire implantée à Cureghem, avec la complicité éclairée de son recteur, le professeur Albert Lousse.

Son activité n'est pas seulement locale ; il joue un rôle important au plan national. Avec Jean Willems, directeur du FNRS (l'institution de recherche la plus précieuse, aux yeux de Dubuisson), il contribue à la naissance de la Commission nationale des sciences, présidée par le roi Léopold, qui vise à faire prendre conscience au monde politique de l'importance économique et sociale de la recherche scientifique. Dubuisson en est le secrétaire. Il entraîne derrière lui tout ce que la Belgique compte d'autorités académiques et convainc des politiques tels que Achille Van Acker et Gaston Eyskens. On aboutira ainsi à la création du Conseil national de la politique scientifique (CNPS) et à la multiplication d'actions gouvernementales en faveur de la recherche.

D'autres initiatives sont révélatrices de la lucidité prémonitoire de cet homme infatigable. Il engage l'Université dans des collaborations avec le monde des entreprises, il l'ouvre à la problématique de l'environnement, particulièrement de l'environnement marin, et il la lance dans une politique ambitieuse de coopération au développement, autant de domaines qui, à l'époque, sont encore bien éloignés des préoccupations du monde académique.

De toutes ces activités, on retiendra, dans le domaine de l'environnement, les expéditions à la Grande Barrière de Corail et surtout la création de STARESO (Station de recherches

sous-marines et océanographiques) à Calvi, sur la pointe de la Revellata, avec la construction par Claude Strebelle d'un bâtiment exemplaire et l'acquisition d'un bateau océanographique baptisé *Recteur Dubuisson*.

En matière de coopération, on retiendra avant tout la création, en 1956, de la Fondation de l'Université de Liège pour les recherches scientifiques en Afrique centrale (FULREAC) et, en 1964, celle du CEDEV (Centre d'études des problèmes des pays en voie de développement). C'est dans ce contexte que se déroula l'aventure congolaise de Marcel Dubuisson. Elle est racontée en détail dans ses *Mémoires*. On y trouve la création d'un vaste groupe interdisciplinaire recruté à l'ULg et à la Faculté des sciences agronomiques de Gembloux, la construction d'un village expérimental, Mangombo, la défense des parcs nationaux et des grandes réserves naturelles, le soutien à l'Université d'Élisabethville et l'amitié avec le président Tshombé. Ce lien privilégié vaudra à Marcel Dubuisson, en décembre 1962, d'être chargé par les plus hautes autorités belges de rechercher des solutions de paix pour le Katanga.

Ce long rectorat ne se déroula cependant pas sans obstacles ni conflits. Il y eut aussi « le temps des déceptions et de la dignité douloureuse », comme l'écrit un de ses plus proches collaborateurs, Jean Delchevalerie, dans sa postface aux *Mémoires*.

Par exemple, Dubuisson s'opposa au gouvernement sur sa politique dite d'expansion universitaire qui visait à multiplier les petites institutions et ainsi à morceler le paysage universitaire, morcellement que l'on peine encore à corriger de nos jours. Autre combat : briser le carcan des grades académiques régis par la loi et permettre aux universités de définir elles-mêmes les formations les plus adaptées aux besoins de l'époque, liberté qui ne fut acquise que bien plus tard. Il fallut aussi résister au mieux à la réduction drastique des budgets d'investissement, mobilisés désormais par un chantier urgent et politiquement incontournable, le déménagement vers la Wallonie de la partie francophone de l'Université de Louvain. Le transfert de l'ULg vers le Sart Tilman en subit un brusque ralentissement, presque un arrêt, dont il mit du temps à se remettre.

Puis vint le temps de ce que l'on appela la contestation. Le mouvement de mai 1968 entraîna quelques remous en Belgique, notamment à Liège, sans toutefois y prendre des proportions parisiennes. Le recteur Dubuisson, surnommé « le Tsar Tilman », dut faire face et négocier, mais il conserva la confiance de ses collègues, qui le réélurent pour quatre ans en mai 1969. Il n'ira pas jusqu'au bout de ce nouveau mandat. C'est que le monde politique a évolué. Il s'adapte à la mentalité nouvelle ; de nouveaux mots-clés prennent place : après la contestation, vient le temps de la « participation » et du « contrôle ». Le gouvernement veut légiférer rapidement, élargir l'autonomie, répartir l'autorité en ouvrant le conseil d'administration à des forces nouvelles (personnels divers, étudiants, monde extérieur). Par ailleurs, une nouvelle loi de financement est en préparation. C'est le danger le plus grave, car cette loi s'annonce (ce qu'elle sera effectivement) comme une redoutable épreuve pour les universités de l'État. Dubuisson, qui est favorable à la participation et qui la met progressivement en place, formule diverses contre-propositions sur les deux plans. Elles sont ignorées et une première loi de restructuration est votée le 24 mars 1971. Le recteur donne immédiatement sa démission. Le pouvoir en place ne le retient pas. Il faut dire que ce grand patron, ce meneur d'hommes, qualifié parfois de « dernier prince-évêque de Liège », n'avait manifestement pas le style désormais convenable. Rester indifférent à sa protestation permettait au gouvernement de manifester son adhésion à l'esprit du temps. Il avait en outre aggravé son cas en le prenant souvent de haut avec le personnel politique.

Ce départ contestataire déclencha à Liège un mouvement spontané de sympathie : on voulut manifester par un cadeau collectif la reconnaissance et la complicité de la communauté universitaire. Marcel Dubuisson souhaita que les dons servent à la création d'une fondation consacrée au développement des activités socioculturelles au Sart Tilman. C'est ainsi que la Fondation Marcel Dubuisson vit le jour.

Sur le plan personnel, le recteur Dubuisson a laissé le souvenir d'une personnalité particulièrement riche et d'une vitalité exceptionnelle. Il était à la fois passionné de musique, pêcheur, chasseur, bricoleur, philatéliste, sportif (ski,

moto, bateau), photographe. Son éloquence était efficace, ses écrits reflètent son énergie et témoignent d'une belle maîtrise de la langue.

D'opinion libérale, mais refusant malgré les sollicitations, y compris celles du Palais, de s'engager dans une carrière politique, il était franc-maçon. Avec le recul, on peut penser que ses valeurs essentielles furent l'université publique et pluraliste, « magistrature de la vérité », la coopération au développement et la protection de la nature. C'est dans ces voies, sans doute, qu'il s'est engagé avec le plus d'idéalisme.

*Annuaire du corps enseignant et du personnel scientifique. Université de Liège, Liège, 1967, p. 195-196.*  
 – M. Welsch, *In memoriam Marcel Dubuisson*, dans *Revue médicale de Liège*, n° 29, 1974, p. 677-681.  
 – M. Florin, *Hommage à Marcel Dubuisson*, dans *Bulletin de la classe des Sciences. Académie royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, t. 55, 1974, p. 1298. – M. Dubuisson, *Mémoires*, Liège, 1977. – Z. Bacq, *Marcel Dubuisson. Notice biographique*, dans *Annuaire. Académie royale de Belgique*, 1980, p. 21-60.

Arthur Bodson

**DUMORTIER, André**, Jean, Henri, Joseph, pianiste virtuose, né à Comines le 1<sup>er</sup> octobre 1910, décédé à Tournai le 3 septembre 2004.

La famille de son père est cominoise depuis plusieurs générations, celle de sa mère est originaire de Froidchapelle. Son père Louis Dumortier aime la musique, il joue de la flûte ; sa femme, née Julia Beaumont, est bonne pianiste. Elle sera une mère dévouée. Le jeune André et sa sœur vivent dans une ambiance musicale. Leur père meurt en 1913. C'est dès lors le grand-père Alfred Beaumont (Peruwelz 1855 - Tournai 1931), instituteur communal, un homme « extraordinaire », qui se charge de l'éducation des enfants. Il leur inculque des principes de rigueur et éveille leur curiosité pour la lecture, les incite à réfléchir aux choses de la vie. Le climat familial est fait de gentillesse et de fermeté. Mais voilà qu'arrive la Grande Guerre : Comines est proche de la zone des combats. La famille se réfugie à Goefferdinge, près de Grammont. André fait ses débuts au piano. Il découvre dans la méthode Schmoll, parcours obligé de tout jeune pianiste

à l'époque, une marche funèbre qui l'impressionne et dont il conservera le souvenir toute sa vie. En 1918, la petite famille s'installe à Tournai. André habite chez une tante modiste. Il poursuit ses études à l'École des Frères. Un an plus tard, il entre dans la chorale de la cathédrale. En 1920, il monte sur scène pour la première fois lors d'un concert à Comines. Le temps passe. Le futur virtuose a bientôt douze ans. Son professeur de piano est Jules Detourmay, ancien élève du célèbre Arthur De Greef, qui avait travaillé avec Franz Liszt à Weimar. Mais les temps sont durs, André Dumortier devra bientôt apporter sa contribution au modeste budget familial. Dès 1926, il doit gagner sa vie. Tout en poursuivant ses études avec ardeur, il se produit comme pianiste de jazz dans quelques établissements de sa ville et fait ses premières expériences d'accompagnateur et de chambriste. Il se cultive, assiste à des concerts, lit des partitions. Il entend *La Damnation de Faust* d'Hector Berlioz : une révélation ! En 1927, il donne des leçons de solfège et de piano au Collège de Passy (Froyennes) et entre au Conservatoire de Bruxelles dans la classe de José Sévenants. En 1931, il obtient le diplôme de virtuosité avec la plus grande distinction. Quelques jours plus tard, il perd son grand-père, ce guide auquel il était si attaché.

Ses diplômes en poche, André Dumortier voudrait rencontrer de grands artistes, leur demander des conseils, se perfectionner. Mais ses moyens financiers demeurent très limités. Au prix de gros efforts et de sacrifices importants, il se rend à Paris où il prend quelques cours avec Yves Nat et la célèbre Wanda Landowska. Viennent alors les premiers développements de sa carrière. En 1935, il accompagne le jeune Arthur Grumiaux dans un récital au Conservatoire de Paris. Il donne quelques cours et, pour arrondir les fins de mois, il accompagne des films muets. Mais ses efforts de perfectionnement sont inlassables. 1938 est, pour lui, l'année d'un très grand événement : avec de futurs artistes de légende, Emil Guilels, Arturo Benedetti-Michelangeli et Monique de la Bruchollerie, il est proclamé lauréat du concours international Eugène Ysaye. Dans la foulée de cet extraordinaire succès, une carrière internationale s'ouvre à lui. Il fait ses premières tournées de concerts. Un fait majeur se produit